

Notre génération « beat »

Pierre de Grandpré

Volume 6, Number 3 (33), May–June 1964

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59925ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

de Grandpré, P. (1964). Notre génération « beat ». *Liberté*, 6(3), 258–268.

Notre génération "beat"

Nous voyons apparaître, dans le roman canadien-français, une génération *sauvage*.

Ces nouveaux romanciers ont une exigence de "pureté" tout à fait singulière. Elle les pousse, semble-t-il, à prendre des distances tant à l'égard du "nouveau roman" que du roman traditionnel. Ils récusent en même temps la plupart des modèles, archétypes, normes et valeurs que leurs aînés vénéraient et qui étançonnet la civilisation de l'homme occidental. Ils voudraient, selon toute apparence, ne fonder leur oeuvre que sur l'instinct, la sensation, l'intelligence en acte. Ils refusent l'école, l'héritage, l'apprentissage émerveillé. Déçus, désabusés ou simplement dépités à l'égard de ce que nous appelons la culture, ils se rabattent sur le naturel et le primitif : ils s'ins-tituent troglodytes et barbares.

A long terme, il ne serait pas inimaginable que l'un des résultats de leur démarche rétrogressive soit de mieux enraciner notre roman, de lui faire toucher terre, de l'acclimater réellement à notre coin d'Amérique. Le naturalisme, l'appel de l'Ouest et, en un sens symbolique, de la vie pionnière, la découverte grisante, optimiste, du matériau brut dans sa présence irréfutable, n'ont-ils pas été la première tentation féconde de la littérature américaine, la démarche qui lui a conféré son autonomie ? Il est probable en effet qu'on ne brûle pas les étapes et que l'acquisition culturelle la plus fructueuse ne survient qu'au-delà de ce dépouillement et de cet abandon, conditions d'une véritable prise de possession. C'est au terme de l'aventure qu'il devient loisible de saisir d'expérience à quel point le dépassement de l'immédiat, de l'instant vécu, vers un passé et un futur, à quel point ce que j'appellerai figurativement le mouvement vers l'Est, c'est-à-dire vers la lumière dou-

loueuse de la conscience, notre fardeau et notre héritage en tant qu'hommes et Occidentaux, demeure essentiel à une totale découverte de l'Amérique. C'est le mouvement de fond qui, bon gré mal gré, nous porte tous et pour longtemps, des deux côtés du 45^e parallèle, dès qu'il s'agit de la vie de l'esprit.

Ces romanciers nouveaux ont donc soif de commencements obscurs, de ce qui est vierge et premier. Ils "s'innocentent", coupent les amarres, s'enfoncent dans la nuit primordiale afin de mieux s'identifier, de se nettoyer de ce qui n'est pas eux. Il n'est, bien entendu, pas question, sous prétexte qu'il s'agit d'un indispensable "rite de passage", de louer inconditionnellement, chez ces écrivains, les carences nombreuses dont ils se prévalent sans vergogne, que leur "terrorisme" affiche et prétend mettre à profit. Un creux ne saurait passer pour un plein. Une lacune, même porteuse de bons effets accidentels, demeure une lacune. Ils éprouveront que la critique est une race coriace, félonne à leur cause, autant dire par vocation, fidèle comme toujours à la seule garde de la langue, de l'intelligence et de l'art. Constata-t-on pourtant, en toute honnêteté, que certains de ces romanciers, du fait même qu'ils jettent par-dessus bords maints scrupules ou raffinements peut-être prématurés, apportent à notre prose narrative quelques vertus élémentaires qui lui avaient jusqu'à présent manqué : un caractère direct, l'art de coller à l'objet, une vitesse et une vie sans précédent.

Du brusque surgissement de ces romanciers, je ne prendrai comme exemples que trois auteurs, et trois de leurs oeuvres récemment publiées : *Inutile et adorable* de Roger Fournier (1), *Ethel et le terroriste* de Claude Jasmin (2) et *La Ville inhumaine* de Laurent Girouard (3). Une même analyse pourrait être faite des nouvelles de *La Cruauté des faibles* ou du *Télessé* de Gérard Godin, des récits de Jacques Renuad, des autres romans et téléthéâtres de Jasmin et, en remontant vers de plus illustres aînés, de *La Bagarre* de Gérard Bessette ou des récits de la *Ville rouge* de Jean-Jules Richard. Ne mentionnons que pour mémoire de lointains précurseurs comme André Béland, le Berthelot Brunet des *Hypocrites*...

On comprendra qu'il n'est parlé ici de "génération" que pour faire image. D'autres romanciers travaillent et travailleront, on peut l'espérer, dans une veine fort différente, parfois tout opposée. Il reste que le phénomène auquel nous assistons

n'est pas sans rappeler la pullulation soudaine, il y a quinze ans, d'un groupe de poètes subitement en possession d'instruments d'expression tout neufs, instruments parfaitement adaptés à leurs besoins et, chose étonnante, maîtrisés par plusieurs à peu près simultanément. Il serait d'ailleurs aisé de déceler, de cette poésie au roman dont je parle, une filiation. Il y a imprégnation par les mêmes thèmes : ceux de la révolte, de la recherche d'une identité.

Je relèverai quelques traits communs de ces romans, à l'enseigne de la révolte. Et j'essaierai d'indiquer les voies différentes par où ils sont des ouvrages d'expérimentation entre l'individu et son milieu.

FOURNIER, JASMIN, GIROUARD

Après une génération de romanciers canadiens-français préoccupés d'affirmer la valeur de l'homme et de le montrer à la conquête de sa liberté intérieure, — style romanesque qui avait lui-même succédé au roman de moeurs critique ou qui l'avait accompagné, — voici donc à pied d'oeuvre une équipe d'"horribles travailleurs"... On pourrait appeler leurs personnages des existentialistes en action. Ils sont ce qu'ils vivent, et rien ne va au-delà de cet empirisme anarchique. On les voit peu soucieux de vie spirituelle, de théories ou même seulement d'idées, si ce n'est les plus simples. Ils n'estiment déjà plus que soit une demeure propre à leurs ébats le monde moral habité par les lecteurs des *Chambres de bois* ou du *Torrent*, de *L'Aquarium*, des romans de Langevin, d'Elie, de Giroux, de Filiatrault, voire d'Eugène Cloutier en dépit de sa sollicitude pour les "beatniks". Encore trop apprêtés à leur goût, les tréteaux de Marcel Dubé ou de Gratien Gélinas ne leur seraient bons que pour passer un court moment, ou comme tremplins. Ils ont décidément fait claquer les portes, sauté par les fenêtres : les voilà aujourd'hui, comme les nomades de Saül Bellow ou de Jack Kerouac, au bar, sur les routes, dans les rues de cette ville — humaine ou pas — dont rêvait hier, au temps des jeux de l'imagination, la Céline en colère de Diane Giguère ; les voilà brûlant les distances comme chez Fournier, au départ des autobus comme chez Girouard ; ils bougent et fuient "par

temps sec, par temps d'orage, à pied, à la nage, en chaloupe, dans l'auto", pour reprendre l'énumération des refuges que Jasmin assigne aux manoeuvres tendres de son Montréalais et de sa délicieuse Juive. Ils sont du peuple contre les croulantes élites; ils sont prolétaires, autodidactes, fiers de l'être; ils assument à fond, jusque dans ses pauvretés physiques, ses misères d'âme, ses aspirations tourmentées, ses manques ou ses ridicules, le destin de cette minorité "canoque" dont très intentionnellement nous parle encore Jasmin. Débraillés, anarchiques, bohèmes, mal léchés et mal embouchés, volontiers primaires ou fumeux, frondeurs sur les chapitres de la religion ou du sexe, glorieux et contents dans leur non-conformisme, il leur arrive cependant de se montrer crispés et moroses dans leurs entreprises de défoulement. On les voit alors inventorier les disgrâces de sexualités inabouties ou jouer de la dérision avec la clairvoyante assurance héritée de l'adolescence, sans sa chaleur toutefois, ni ses élans. Mais les tempéraments et les talents diffèrent malgré tout, et ce que je viens d'écrire se rapporte aux héros-narrateurs de Fournier et de Girouard, non à celui de Jasmin.

INAPPRIVOISÉS ET MÉFIANTS

Si l'on s'interroge sur l'attitude respective des trois romanciers en face de leurs thèmes communs, l'on observe tout d'abord une même méfiance à l'égard de l'intellectualisme. Et, comme corollaire, l'emploi d'un langage "nature".

"Est-ce que j'ai l'air d'un gars qui chie de belles pensées, pour que tu me traites d'intellectuel?" Ce ton est donné par le "prestigieux" ami du narrateur, dans le roman de Fournier. Le héros à rebours de Girouard se demande d'où lui vient sa haine de l'écrivain en général, "celui qui pense à ses lecteurs". Et le terroriste de Jasmin explique pourquoi ses camarades sont "les meilleurs": "On n'a pas peur des risques, on n'est pas des beaux et des hauts-parleurs, on ne fait pas de phrases, on fait chier et trembler les petits vieux dans les journaux; nous, on ne se prend pas au sérieux mais on nous prend au sérieux".

Si j'ai bien compris l'intention directrice — et dans la mesure, à vrai dire plus ou moins incertaine suivant les cas,

où l'opération n'a pas été imposée par les limites des moyens créateurs — il s'agit de mettre au jour une sorte de "roman-vérité". Ce roman vise à un rapatriement de la littérature. Il veut reposséder le milieu dans toute sa familiarité, s'appropriier la vie quotidienne avec ses bizarreries, ses incongruités, ses vulgarités. Il se propose de substituer l'envers dérisoire des choses aux flatteuses façades de convention que les romanciers ayant vues sur la dignité de l'homme, des manières et de l'usage, s'efforcent désespérément de repeindre avec quelque éclat. Les nouveaux venus vont vous démythifier tout ça.

La Ville inhumaine est à mon sens le roman le plus profond des trois ; en fait, il roule une sorte de génie à l'état brut, d'ailleurs absolument insortable, pas du tout montrable, un monstre à usage domestique. Une angoisse aux accents prophétiques y brille sous une gangue de solécismes, barbarismes, pataquès ou assimilés, à nulle autre pareille. *Inutile et adorable* est grossier sans contrepartie. Au point de vue de l'expression, c'est le moment de le dire, *Ethel et le terroriste* est une parfaite réussite de Claude Jasmin. La phrase citée plus haut suffit mal à laisser deviner la spontanéité, l'esprit, la justesse d'emploi de la langue populaire dans ce récit haletant, au style haché menu.

L'homme que nous présente ces romans est l'homme qui "sait les choses", le pauvre type revenu de tout, relativiste, nihiliste, démantelé, démoralisé. Ce n'est pas un caractère, c'est un "cas". On ne palpate pas pour lui, avec lui, à le voir s'engager dans une action positive ; il est passif, traqué dans sa fuite en avant. On nous donne à examiner, comme au psychiatre, les pièces de son dossier médical. L'oeuvre est moins création que juxtaposition de symptômes. Mais encore ici, il faut distinguer. Girouard est tout sarcasme, il prend ses distances, élabore avec furie un "document" d'inauthenticité, un roman-confusion savamment charpenté, truffé de poèmes, hétéroclite, hésitant, ne s'ouvrant qu'à certaines clés ; il peint en touches ésotériquement cruelles un être déboussolé, fantomatique, "cato-cana-français" : le Canadien-français joycien traversant le triple filet de la nation, du langage et de la religion. Cet anti-héros, fait d'un "plasma incontrôlable", est le parangon, l'extrême point d'aboutissement de bien d'autres larves ou ectoplasmes de notre roman québécois. Il vit dans l'instant, et seul, il "recommence l'univers chaque jour", se sait "dans un

état primitif", péniblement en marche vers la conscience et "pris par l'éroulement" où sont entraînés tous ses "frères hallucinés à la conscience morne". Triste condition du narrateur, observe-t-il pertinemment, que de vouloir reconstituer une vie sans y croire... et pour un auditoire muet ! Pas étonnant que éviter d'être dupé, je vis sur une méfiance continuelle."

INUTILE ET ADORABLE

Autre impuissance, à un niveau plus banal, celle du héros de "*Inutile et Adorable*" qui se prend pour un surmâle. Bardé de méfiance, il échoue à aimer, accumule les cailloux et les sables d'un cynisme niais, qui laisse rarement filtrer une source venue du coeur. Mais cela se produit presque, une fois ou deux, et c'est un étonnement car, comme dit l'oracle, je veux dire l'ami qui a bénéficié du seul semblant d'affection octroyé par le narrateur : "Il y a des choses que nous ne comprendrons jamais... simplement parce qu'elles ressortissent de sentiments que nous ne voulons pas mettre à nu. L'absence de pudeur chez un être humain est impossible." Pudeur est une lilote. Brutal égoïsme serait une expression plus juste. A côté de ce désert, à côté d'ailleurs d'à peu près tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour en littérature canadienne, le roman de Jasmin est une vive source de tendresse et de sensualité.

Que le même malaise soit au fond de tous ces romans, qu'il y ait une clé perdue : l'admiration, la contemplation, le sens du respect et du miracle, c'est ce dont paraissent conscients ces trois romanciers. Il faut leur en accorder le crédit. L'attitude blasée mène à cet ennui radical qui n'est pas autre chose que la mort spirituelle et l'impuissance créatrice. C'est le sens le plus profond de *Inutile et adorable*, qui pourrait n'être qu'une série d'épisodes sexuels gratuits et plats, frôlant par ces deux traits la pornographie, si le roman n'était traversé de réflexions comme celle-ci, qui en sont la trame secrète : "Le pays se fout complètement de tes belles intentions et de tes pensées profondes... Nous méritons de vivre comme nous le faisons, sans poésie... Nous méritons de ne pas avoir un seul romancier qui sache écrire un roman d'amour." Celui de Fournier certes n'en est pas encore un, qui offre comme plat

de résistance un rêve débridé à connotations homosexuelles ; qui présente l'amour comme une pure hygiène corporelle, plutôt d'ailleurs "soulagement" que plaisir ; qui fonde ce plaisir lui-même sur le solipsisme et fait de la femme un pur réceptacle, un instrument, un objet. Mais il est en même temps un cri, un appel touchant vers ce qui manque, vers ce qui se refuse sous les espèces d'une femme imprenable, et il se termine sur une gaillarde et débraillée prise de conscience, dans le style du cru : "Je n'ai jamais aimé, je ne sais pas aimer, et sans amour, tout est inutile... J'ai mangé, j'ai bu, jusqu'au moment où j'ai senti que j'étais le roi de la terre, aussi bien que le roi des cons..." Un petit sentiment de vide !

La révolte sexuelle est également évoquée sous les couleurs de l'immaturation et du détraquement dans *La Ville inhumaine*. Mais là aussi l'auteur est conscient de ce que devrait être une sexualité saine dans une humanité adulte. C'est, après tout, cela qui importe. Si la grande aventure charnelle de son triste héros est décrite comme "l'éternel éblouissement de l'harmonie cosmique" et si le narrateur ajoute aussitôt "EVE" pour bien marquer qu'en l'occurrence il a eu affaire à "la femme" et non à une personne, l'on apprend dans la partie "désillusionnée" de sa confession qu'en fait d'impersonnalité, la réciproque était vraie ; l'on ne peut oublier d'autre part que ce narrateur est pour l'auteur le fantôme à conjurer, de qui se venger, celui dont toutes les phrases explorent notre "bordel national", c'est-à-dire "des parages familiers aux impuissants" : le non-vécu.

Nous voici donc, malgré d'apparentes similitudes, à de respectables distances de la recherche des "orgasmes apocalyptiques", recherche présentée et conçue par le romancier lui-même, chez les "hipsters" américains, comme une fin suprême de l'existence humaine.

Il reste que le sentiment du vide, de l'inutilité de l'existence, l'impression de vivre à côté, en dehors, de n'être pas dans le vrai, rend insociables et sauvages les non-résignés, les non-amortis, tous ceux qui n'ont pas encore jeté le manche après la cognée. Et l'impassé où ils se trouvent les précipite vers les stimulants violents : je me suis arrêté au thème de la sexualité à l'état cru, j'aurais pu parler d'autres remontants ou dérivatifs fameux, avec modes d'emplois tout aussi barbares

pour demeurer dans la note : la délinquance, la drogue, l'alcool... On est imbibé de whiskies et de "parties" chez Fournier, dont le narrateur professe : "J'ai toujours aimé ce moment d'une réception où l'animal qu'il y a en chacun de nous remonte à la surface et recouvre le visage de tous, car il m'a appris à considérer les "grands" comme mes égaux..." Et Girouard a un chapitre attendri, compatissant sur les rêves, les finesses, les cogitations de haut vol (le héros de Fournier, lui, rêve qu'il est ministre des affaires culturelles ; il est vrai qu'il vide ses verres dans des bars!), tous les désirs et les phantasmes qui voltigent dans la fumée des tavernes : "Les Québécois ont leur manière à eux de se saouler. Ils atteignent enfin la grande évasion. La taverne et l'église."

"ETHEL ET LE TERRORISTE"

Le plus adroit à expliquer, comme en se jouant, les causes et les effets de cette maladie de groupe, c'est Claude Jasmin. Ecoutez parler son terroriste aux abois : "Nous roulons la mort dans l'âme, oh oui, deux pauvres, pauvres âmes en peine. Regarde, c'est noir depuis des jours et des jours... Parviens-tu, Ethel, mon Ethel, à te souvenir d'hier, non ? C'était quand, l'année dernière ? Tu vois, tu ne peux dire... Le purgatoire des culs-de-jatte nord-américains. C'est ici... Pour les Nord-Américains, dit Dieu, j'ai pensé à des autoroutes, de longues autoroutes rapides et inutiles, dit Dieu, un grand sec... Oui, oui, Ethel, des routes, en tous sens, pour nous donner du courage, des affiches, des limites pour la vitesse, beaucoup d'affiches. Tu n'as pas remarqué comme tout le monde joue bien son rôle... Regarde la serveuse, impeccable... Eh bien ! si tu lui demandais tout ce qu'elle pense au sujet de ce que je viens de te dire, elle rirait, aux larmes même, l'hypocrite, aux larmes, une vraie salope. Parce qu'il y a ainsi des questions qui ne se posent plus..."

Oui, il y a parmi les jeunes des furieux, il y a des violents et des insociables, et il ne faut pas s'en surprendre : dans le monde affadi, ils ont besoin de griserie, de sensations fortes pour se sentir exister. Vivement des hommes, une idée, une cause qui ne les déçoivent pas ! Autrement, ils se perdront.

Qu'on leur retire la lancinante écharde de leur inutilité, qu'on leur rende une raison de vivre ! "Oh oui, quelle délivrance, la clandestinité... Nous refaisons à vingt ans, à vingt-cinq ans, nos jeux d'enfants. Ceux des ruelles des quartiers pauvres. Et maintenant, enfin, nos jeux, nos acrobaties, servaient à quelque chose." "Oh Ethel ! Il y a là-haut une bande de jeunes gens qui ont mal, qui souffrent, qui cherchent des raisons de haïr, qui cherchent des excuses et des prétextes." Seulement, il n'y a pas de "cause" qui soit à jamais irréprochable ; il n'y en a pas qui soit servie par des mobiles uniquement purs. Tout le sens du roman de Jasmin est ramassé dans cette phrase : "C'est bien ronflant, les beaux morts ! Bien ronflant quand Ethel n'a pas le droit d'être avec moi, quand une juive, parce que juive, nuit aux beaux mots, aux grandes phrases".

"LA VILLE INHUMAINE"

La Ville inhumaine est une entreprise cathartique. Il s'agit de se libérer de "névroses haineuses" : "J'ai quelqu'un à tuer [mon Moi actuel : Emile Drolet], pour vivre demain." Se débarrasser d'une détermination tragique, d'une fatalité, afin de s'ouvrir à une liberté vierge, à l'éventail des possibles ! On pense bien que Laurent Girouard est loin de tout diriger dans cette entreprise. "Document", il ne peut empêcher que son livre le soit en partie à son insu. Il est déjà significatif qu'il ait choisi un héros qu'il déteste et méprise. Quoi de plus opposé à l'élan créateur ? Soyons sûrs qu'il ne le hait pas tant ! Qu'il ne prétende pas, en tout cas, lui attribuer jusqu'à ses fautes d'écriture et faire de l'"aliénation" le bouc-émissaire universel. Les "jeunes gens qui cherchent des excuses" !.. Nul ici ne sera dupe. Ces naïvetés mises à part, il faut dire que le risque était effrayant de donner la parole sans commentaire à un personnage que l'auteur voulait impuissant, médiocre, malhabile à l'expression, qui au début de sa confession "s'illusionne" encore sur lui-même et à la fin se désabuse. L'exaspération et le mépris du romancier pour Drolet ne doivent pas être confondus avec le dédain impertinent à l'égard du lecteur que Drolet lui-même affiche. C'est surtout dans la seconde partie du livre qu'explose cette haine : elle postule que le

lecteur, que le Québécois moyen est cet impuissant, ce quidam, ce détraqué qui le harcèle, mais déjà différent de lui cependant, "illusionné" encore, dupe de ses chimères, colonisé par la "ville oppressante" jusqu'à la moëlle cervicale. Un homme humilié, perplexe, privé de toute "vanité salvatrice", un sous-homme se livre à des sous-hommes ; il leur parle de sa hantise du médiocre, de son horreur des caricatures de beauté et d'humanité dont on se gave autour de lui. Ne sourions pas. La tragédie, pour quelque temps encore, est à demi réelle. Peut-être gardera-t-on un silence pudique, après quelques appréciations hautaines, autour de ce pavé qui vient de tomber dans notre mare. D'absurdes négligences de forme, certaines naïvetés gigantesques, gâchent malheureusement l'effet de cent trouvailles, de mille inventions verbales, et elles aideront à recouvrir l'oeuvre d'un voile d'oubli. Elles en limiteront de toute façon le rayonnement. Il n'empêche que *La Ville inhumaine* nous murmure, en plusieurs endroits, souvent pour la première fois, quelque douloureux secret enfoui aux replis de notre conscience collective.

Ce n'est pas écrit pour le plaisir et la bonne conscience du lecteur, mais pour l'illumination cruelle des consciences. C'est dire que le récit appartient à la littérature maudite dès son principe. Servira-t-elle à libérer des confusions qu'elle dénonce, ou au contraire va-t-elle y ajouter ? J'avoue qu'il m'est difficile d'en juger.

L'on peut faire en tout cas, à son propos, une remarque qui vaut pour tout cet actuel roman inapprivoisé : il y a certains éléments dans le réel qui provoquent comme à coup sûr un retour salubre des barbares ; certaines formes figées et inhumaines qui alimentent la révolte. La littérature rend service en décrivant ce phénomène : une rébellion que nul évidemment ne sera requis d'endosser sans réévaluation personnelle. Dans le vieux problème de la quête de soi et de l'adaptation individuelle au milieu, voici trois écrivains jeunes qui, chacun à sa manière, aboutissant à la certitude qu'un certain degré d'aliénation, d'écart volontaire, de dissidence au sein de notre civilisation, est le prix dont il leur faut payer une pleine réalisation d'eux-mêmes.

Les uns et les autres, je crois, chacun interprétant ces paroles à sa façon, les approfondissant au besoin, donneraient

raison au héros de Jasmin, le plus mûr des trois, le plus "heureux" dans tous les sens, lorsqu'il traduit en formules-éclaircies ses plus hautes intuitions : "Il faut qu'ils sachent qu'il y a le mal... Je crois qu'enfin j'ai compris... Ce veau malade et paresseux qui est couché sur nous... Une grosse bête... Le vrai mal, le seul, c'est l'ignorance, qui sème les confusions, qui entretient la médiocrité, les tabous et les préjugés."

Pierre DE GRANDPRÉ

-
- (1) Ed. du Cercle du Livre de France (coll. Nouvelle-France).
 (2) Librairie Deom.
 (3) Ed. Parti-Pris.

Socialisme 64: revue du socialisme international et québécois

L'apparition d'une nouvelle revue, et particulièrement d'une revue politique, est un fait important dans la vie d'une jeune nation qui prend conscience de sa force et de son hérité étouffante. Il importe donc de souligner cet événement.

L'histoire est un mouvement dialectique. On ne peut rien comprendre à l'évolution du Québec, si l'on ne perçoit pas cette évolution comme essentiellement dialectique. Or le socialisme est l'instrument de critique et de structuration par excellence d'une réalité dialectique. Le vrai socialisme, bien qu'idéologique, ne peut pas être dogmatique. Il est selon l'expression de *Socialisme 64* une "création quotidienne de la liberté". Cette nouvelle revue nous propose donc un socialisme qui "s'invente patiemment au fur et à mesure que se posent les problèmes"; sans doute, mais attention, elle ne tombe pas dans la contradic-